

SECRETS ET SCANDALES LITTÉRAIRES
DE CHATEAUBRIAND À GENET

Cameron Tolton

Secrets et scandales
littéraires de
Chateaubriand à Genet

Essai

Éditions Persée

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2016

Pour tout contact:
Éditions Persée – 38 Parc du Golf – 13856 Aix-en-Provence
www.editions-persee.fr

PROLOGUE

L'origine exceptionnelle de ce livre mérite une explication. Tout a commencé au printemps 2006 quand un ami m'a invité à une réunion du cercle culturel dont il était membre. Le cercle, exclusivement mâle, s'appelait *La Rive opposée*; les réunions mensuelles avaient lieu dans des salles publiques telles qu'une salle de conférence d'une mairie parisienne – ou, alternativement, chez un membre de l'Association. Ce soir-là, mon ami m'invitait parce que le conférencier dans une salle élégante de la Mairie du 9^e arrondissement était Monsieur Pierre Bergé, qui allait évoquer ses souvenirs de Jean Cocteau. On savait que Cocteau m'intéressait profondément puisque j'avais assez récemment publié un livre sur son cinéma et sur quelques-uns de ses écrits. J'étais ravi de m'y trouver.

La conférence de Pierre Bergé nous a plu. J'ai rencontré ensuite le président de *La Rive opposée*, qui nous a parlé de leurs programmes du passé. On y avait entendu des experts sur Montherlant, sur Jouhandeau, et sur Wilde, par exemple. Quand mon ami a expliqué au président que j'étais un professeur émérite de l'Université de Toronto et que ma spécialité littéraire était l'étude des œuvres d'André Gide et de son cercle, le président a écouté attentivement, parce que l'Association cherchait depuis quelque temps un conférencier sur Gide. Le président et moi nous avons sympathisé d'autant plus en apprenant que tous deux nous avons fait des études à l'Université Harvard aux États-Unis à peu près à la même époque. Donc il m'a invité sur place à faire une conférence en automne sur André Gide.

Par conséquent, un soir d'octobre 2006 je me suis trouvé devant une centaine de gentils messieurs dans la plus belle salle de la Mairie du 5^e arrondissement en face du Panthéon. Il ne s'agissait pas d'une conférence comme celles que je faisais normalement dans mes cours universitaires. Et ce n'était pas non plus une conférence comme celles des congrès universitaires. Car cette Association fournissait normalement à chaque conférencier qui le voulait un ou deux comédiens professionnels pour lire, par exemple, des textes des auteurs discutés. J'avais choisi de me servir de leurs deux lecteurs. Philippe Lejour et Philippe Perrussel se sont prouvés extraordinaires. Ils ont lu à des moments pertinents des textes de Gide qui illustraient mon sujet, « André Gide: ses grands amis... et ses petits amis ». On nous a applaudis.

Comme cela arrive souvent dans le cas d'associations culturelles, des rixes et des disputes ont modifié les comités et la programmation de *La Rive opposée*. Mais notre équipe, c'est-à-dire « les deux Philippe » et moi-même, nous avons continué à être invités à présenter diverses causeries littéraires à plusieurs occasions. Dans la résidence d'un adhérent de *La Rive opposée*, ou dans des restaurants, ou dans une salle « littéraire » du Quartier Latin, nous avons, tous les trois, présenté les cinq autres conférences qui ont suivi celle sur Gide. Les deux comédiens ont été surtout stimulés le soir où on leur a demandé de jouer trois scènes intenses d'*Un Taciturne*, *Sud*, et *La Ville dont le prince est un enfant* l'une après l'autre. Après trois discours adressés surtout à des spectateurs homosexuels, une nouvelle association qui s'intéressait beaucoup à notre travail, le Cercle Protagoras, nous a encouragés à élargir nos sujets pour faire plaisir à leurs adhérentes aussi bien qu'à leurs adhérents.

C'était après la dernière de ces six présentations, qui eut lieu en mars 2015 devant le Cercle Protagoras, que quelqu'un m'a suggéré que les six discours pourraient être publiés ensemble.

En y pensant j'ai reconnu que les six conférences ont un intérêt littéraire et sociologique homogène. Chacune reflète les mœurs de son époque. Ensemble elles illustrent l'évolution étonnante de la moralité dans le monde littéraire français pendant un siècle et demi. D'ailleurs, j'ai remarqué que les six discours se divisent également entre deux siècles, le dix-neuvième et le vingtième, et que les discours de chaque siècle font ressortir une perspective opposée. Les trois causeries sur le dix-neuvième siècle partagent comme sujet l'infidélité, la promiscuité et l'adultère hétérosexuel dans un monde où un sentiment de culpabilité ne joue aucun rôle. Le premier chapitre a comme sujet, par exemple, les maîtresses d'une douzaine des écrivains importants du siècle. C'est une époque où même la crainte de la syphilis incurable ne ralentissait guère, semble-t-il, le culte du plaisir. Pour chaque individu qui voulait cacher ses indiscretions il y avait un autre qui s'en vantait. Le grand public n'hésitait pas à applaudir, semble-t-il, les exploits amoureux de leurs artistes.

Ironiquement, avec le nouveau siècle, une abondance assez curieuse d'auteurs renommés ont tout à coup démontré un désir pour des adolescents – et parfois pour des adultes masculins. Le premier chapitre de cette deuxième moitié du livre étudie la discrétion ou les indiscretions d'une douzaine de ces auteurs dont les activités sexuelles sembleraient plus choquantes au grand public que celles des générations précédentes. On pourrait même finir par croire que la publication en 1902 de *L'Immoraliste* d'André Gide avait déclenché toute une épidémie d'homosexualité et de bisexualité dans le monde littéraire. Un vrai point de repère ! Mais, en réalité, ce petit livre a attiré très peu de lecteurs. Il est difficile d'expliquer pourquoi on voit prendre racine pendant les premières décennies du vingtième siècle ce nouveau courant. Après tout, pendant les cent ans précédents ce n'était que les poètes Verlaine et Rimbaud qui ont fait scandale dans ce domaine.

Bien sûr, au vingtième siècle on voit quelques auteurs tourmentés par le sentiment de culpabilité qui manquait aux séducteurs et séductrices sans-gêne du dix-neuvième. Surtout Julien Green et François Mauriac étaient influencés par leur formation religieuse. Mais à l'exception de ces deux auteurs, les écrivains restent libres de sentiments de culpabilité ou de honte. Bien que la discrétion devienne une valeur très importante pour des auteurs qui avaient dans la plupart des cas envie de dissimuler leur vie privée, ce n'était pas pour des raisons religieuses. La désapprobation publique a été une motivation plus forte pour leur discrétion. La tentative de se libérer des contraintes imposées par une société bien-pensante – sans être découverts – est un thème qui reviendra souvent sous notre plume. Mais quelques-uns de nos auteurs, comme André Gide, Jean Cocteau, Roger Peyrefitte et Jean Genet n'avaient pas du tout honte de révéler leurs préférences sexuelles.

En juxtaposant nos six discours, nous avons trouvé que les thèmes de l'amour, du désir, de l'audace, de l'orgueil, de l'humiliation, de la persistance, et de l'échec se rencontrent. Parfois avec humour. Des découvertes inattendues nous frappent, telles que le masochisme de Benjamin Constant, la vulgarité de Prosper Mérimée, l'insatiabilité de Guy de Maupassant, le sadisme de Marcel Proust, l'obsession d'Henry de Montherlant, l'outrance de Louis Aragon. Nous sommes aussi frappés par la présence si importante de la femme dans le monde littéraire du dix-neuvième siècle, où Juliette Récamier, Germaine de Staël, Marie Dorval, George Sand, Juliette Drouet et Louise Colet sont devenues légendaires. L'absence relative de femmes dans le monde du vingtième siècle ne souligne que trop clairement où se trouvaient les intérêts des écrivains de l'époque. Ce ne sont que les épouses courageuses de Gide, de Martin du Gard, de Jouhandeau, de Mauriac et d'Aragon qui jouent un rôle notable dans notre récit. On aurait pu, sans doute, peupler ces pages davantage, si on en avait eu envie, de femmes

comme la grande Colette (proche de plusieurs de ses collègues masculins), ou Maria van Rysselberghe et Aline Mayrisch dans la vie de Gide, ou Simone de Beauvoir et Violette Leduc dans la vie de Genet. Justement, toutes ces cinq femmes sont connues pour quelques soupçons de lesbianisme dans leur vie aussi bien que pour leur rapport avec ces messieurs. Le sujet d'un autre chapitre ?

Un thème important qui se répète dans ces études est celui de l'amitié. Nous trouvons des amitiés exemplaires comme celles de Gustave Flaubert et Louis Bouilhet. Il y a aussi l'amitié idéale d'André Gide avec Roger Martin du Gard, ou l'amitié extraordinaire entre Henry de Montherlant et Roger Peyrefitte. D'autres amitiés très fortes se prouvent imparfaites comme celles de Stendhal et Mérimée, de Flaubert et Maxime Du Camp, de Gide et Pierre Louÿs. Mais chacune sert à ajouter à notre compréhension de la vie compliquée des écrivains de nos études.

Évidemment, Philippe Lejour et Philippe Perrussel ont joué un rôle essentiel dans la genèse de ce livre. Je les remercie vivement. Mais je voudrais aussi remercier plusieurs autres amis et collègues qui ont contribué à sa naissance. Quelques-uns d'entre eux seront surpris de trouver leur nom dans la liste suivante, mais, parfois sans le savoir, chacun a été indispensable à l'évolution du texte actuel. Voici la liste : Marie-Claude Barbier, Anne-Marie Baron, Xavier Bourdenet, Bernard Brillaud, Mildred Camille, Jacques Dufailly, Peter Edwards, Michael Finn, Olivier Got, Yves de Marseille, Jean-Claude Martin, Alain Solier, François de Teyssier et Dominique Vibrac. Comme toujours je remercie la patience de mon épouse, Catherine Grisé, qui m'a gentiment encouragé à étudier plus en détail ces écrivains, leurs copains, leurs maîtresses, et leurs petits amis.

PREMIÈRE PARTIE

LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

CHAPITRE 1

LES MAÎTRESSES DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE : MUSES OU AMUSETTES ?

Le dynamisme de la vie littéraire au dix-neuvième siècle est légendaire. L'époque nous fournit une abondance d'anecdotes concernant les passions, les folies, les larmes et les tragédies des écrivains les plus respectés et les plus lus, même de nos jours. Il nous semble que les aventures amoureuses de quelques-uns de ces auteurs restent dignes d'intérêt, illustrant dans chaque cas la faiblesse humaine de chacun de ces individus de grand talent et parfois même de génie. Car chacun des hommes (et une femme) dont nous allons parler a cédé, hors mariage, aux charmes d'une ou de plusieurs dames qui ont joué un rôle important dans leur vie. Ce sont ces dames-là que nous qualifions de « maîtresses ». Elles étaient les amantes, sincères ou insincères, mais toutes d'une certaine durée, de ces partenaires littéraires. Une moitié de ces messieurs était des poètes. Une moitié était mariée. Mais mariés ou célibataires, poètes ou prosateurs, ces messieurs (et une dame) cédaient universellement aux charmes de ces femmes, l'une après l'autre. Et pourquoi ? En fait, le désir y jouait un rôle important. Mais les écrivains justifiaient souvent leur nouvelle maîtresse en disant qu'elle faisait surtout office d'inspiratrice dans leur création littéraire. Parfois ils se croyaient *vraiment* amoureux de cette ravissante (ou pas si ravissante) créature. Mais souvent on peut deviner que *l'amour* n'était pas au rendez-vous. La partenaire n'était qu'un *jouet* dans leur vie sexuelle.

La maîtresse n'était qu'un divertissement. Dans les deux cas, avec amour ou sans amour, les conséquences étaient, avec quelques exceptions notables, désastreuses.

Heureusement, les amants échangeaient souvent une correspondance amoureuse, documents précieux pour suivre les vicissitudes de leurs liaisons. Dans ces lettres nous pouvons suivre en détail : le coup de foudre, l'idylle qui en résulte, les infidélités réelles ou imaginées, la jalousie, les accusations, les incriminations, les ruptures, les réconciliations, et les tourments temporaires et permanents qui constituent ces amours turbulentes. Les lettres se lisent comme le scénario d'un film hollywoodien ou comme la biographie d'une vedette de nos jours. Parfois pathétiques, parfois ridicules, ces lettres racontent des histoires qui sont devenues même banales pour les lecteurs du vingt-et-unième siècle. On ne citera ici que quelques-unes des plus intéressantes.

Quel genre de femme était ces « maîtresses » ? De toutes sortes, en effet. Bien sûr, nous éliminons toutes les *prostituées* que fréquentaient la plupart de nos dignes écrivains. Mais on trouve aussi parmi les femmes qui partageaient régulièrement le lit de ces messieurs des employées de maison, y compris des blanchisseuses, des lingères, et des secrétaires. Il y a – inévitablement – des actrices, des chanteuses et des danseuses. Il y a, aussi, nombreuses, des femmes bourgeoises ou aristocratiques, souvent mariées elles-mêmes. Il y a des femmes connues pour leurs salons littéraires, et quelques épouses d'autres écrivains, y compris des membres de l'Académie Française. Il y a même des collègues, pour ainsi dire, *des écrivaines* comme Marceline Desbordes-Valmore, Germaine de Staël, George Sand ou Louise Colet.

Mais, les *maris* de ces femmes, que pensaient-ils des activités amoureuses de leurs épouses ? Quelques-uns en étaient malheureux

et avaient naturellement honte de leur état de cocu involontaire. Mais le plus souvent le mari était indifférent, ayant lui-même une ou deux maîtresses qui occupaient trop son attention pour s'inquiéter des indiscretions de sa propre épouse. D'ailleurs, le mari typique était un homme plus âgé que son épouse, qui restait, elle, toujours plus « active », sexuellement parlant. Ils étaient plutôt soulagés qu'elle trouve un autre partenaire. Quelques-uns étaient même *fiers* des *succès* de leur épouse, surtout quand elle grimpeait dans la hiérarchie sociale ou artistique, remplaçant un amant admirable par un autre encore plus distingué. Pour le mari cocu c'était la preuve de la qualité de la femme qui avait consenti à partager officiellement sa vie et à devenir la mère de ses enfants. Nous ne savons pas exactement quelle était l'attitude de ces maris quand ils devaient quelquefois affronter la naissance d'un enfant inattendu – que leur offrait parfois leur épouse généreuse. Heureusement pour ces dames l'ADN n'existait pas encore.

Examinons l'une après l'autre quelques maîtresses des écrivains les plus importants du siècle.

François-René de Chateaubriand (1768-1848)

Après son fameux voyage en Amérique du Nord, Chateaubriand rentre en France à l'âge de vingt-quatre ans pour trouver que sa sœur, Lucile, dont la passion pour son frère inspirera l'intrigue du récit, *René*, a choisi une épouse pour lui. La jeune fille choisie était membre de leur communauté aristocratique et s'appelait Céleste Buisson de la Vigne. Naturellement, Lucile ne choisit pas pour son frère adoré une femme *trop* belle. Mais il l'épouse pour d'autres raisons, comme sa dot, par exemple. Pendant ses voyages et son exil, Chateaubriand invitera très peu souvent sa femme à l'accompagner. Une fois, il a avoué à un ami qu'il ne voulait